

Surexpression des lignes d'erre

Soumis par admin le dim, 07/08/2018 - 14:37

Auteur(s) (texte brut)

Guillaume Logé

Chapô

L'étude des trajets des enfants autistes réalisés par le réseau de Fernand Deligny pendant une décennie ouvre à une réflexion sur les déterminismes du déplacement, notre capacité à exprimer notre propre identité mobilitaire et sur l'invisible en jeu dans le rapport à l'espace et aux autres. Plus largement, c'est une mobilité comme manifestation ontologique que nous sommes amenés à concevoir.

Présentation longue

De la vie de Fernand Deligny (1913 – 1996), il faut dire quelques mots avant de nous plonger dans le champ d'expérimentation qu'ouvre son œuvre. L'auteur des *Vagabonds efficaces* a consacré sa vie aux enfants retenus hors de notre langage, enfants autistes, d'abord au sein d'institutions, puis, échappant à leurs murs, au sein du « réseau » de prise en charge qu'il a mis en place, au cœur des Cévennes. Les étiquettes sont réticentes à coller au personnage : éducateur, thérapeute, écrivain, essayiste, artiste, maître à penser, communiste... Nous ne les citons que pour mieux les abandonner. Les mots peinent à cerner cet homme qui s'est astreint toute sa vie à battre les sentiers en dehors du langage. C'est là qu'il vécut. C'est là que nous nous proposons de le retrouver aujourd'hui. Sur ces sentiers qu'il nous laisse (suivre... (dé)faire... à notre tour).

Les travaux de Fernand Deligny souffraient depuis quelques années d'une relative confidentialité due à l'épuisement de nombreux ouvrages, même si des expositions ont continué de montrer certains travaux de son « réseau », ou certains films. Ce fut le cas de l'exposition inaugurale du Lam à Villeneuve d'Ascq, en 2010, intitulée *Habiter poétiquement*, qui consacra toute une salle à la présentation de lignes d'erre et à la projection du film *Ce gamin, là*. Les éditions L'Arachnéen (<http://www.editions-arachneen.fr>) ont commencé de remédier à cette situation en publiant, en 2007, un volume de 1845 pages (Fernand Deligny, *Œuvres*) regroupant un grand nombre de textes, analyses et documents. Deux passionnants ouvrages viennent s'ajouter cette année : *Cartes et lignes d'errés, Traces du réseau de Fernand Deligny, 1969 – 1979* et *Journal de Janmari*.

Jean Lin, carte, Le Serret, 28 juin 1975 © Editions L'Arachnéen

Une pratique de représentation des déplacements comme mise en relation

Notre propos va s'appuyer sur la surprenante production de cartes et trajets dessinés à laquelle se sont livrés les animateurs du réseau Deligny. Le statut de ces documents pose-t-il vraiment question ? Dans son introduction, Sandra Alvarez de Toledo prend position : « *Malgré leur séduction graphique, ces transcriptions résistent au statut d'œuvres d'art, brut ou conceptuel.* »[1] Il n'est pas certain que Dubuffet aurait été si réticent à les rapprocher d'une forme d'art brut. Exécutées par des « *hommes du commun* »[2], ces lignes d'erre nous semblent une illustration possible de la définition de l'art que propose Nicolas Bourriaud : « *l'art est une activité consistant à produire des rapports au monde à l'aide de signes, de formes, de gestes ou d'objets.* »[3] Tant d'un point de vue esthétique que par leur capacité à « *rendre visible* », pour reprendre les mots de Paul Klee,[4] à susciter émotions et pensées, à faire voir ce que les autres ne

voient pas, leur inscription dans un moment de l'histoire de l'art nous semble acquise et explique leur présence dans de telles expositions de "Carrière-flattes" au Centre d'art contemporain, en 1980, à [Habitmobiles.org/then](https://www.habitmobiles.org/then) poétiquement, au Lam, en 2010.

Jean Lin, carte accompagnée d'un calque, Le Serret, juin 1976 © Editions L'Arachnéen

Ces « lignes d'erre » ont été principalement réalisées sur une décennie, du milieu des années 1960 au milieu des années 1970. Jacques Lin, l'une des « *présences proches* » qui s'occupaient des enfants, se plaignit un jour de les voir se cogner la tête contre des pierres et de sa souffrance de ne pouvoir entrer en relation avec eux par le langage. Fernand Deligny lui recommanda de tracer des lignes qui transcriraient leurs déplacements quotidiens. D'initier une approche, non pas à travers la parole, absente chez ces enfants, mais à travers leurs cheminements.

« Deligny propose de cesser de les "regarder avec des mots", comme nous le faisons sans cesse à l'égard de nos "semblables", les attendant au tournant de nos interprétations et de nos projets langagiers, pour les "suivre avec des traits", les suivre à la piste, découvrir où est leur monde, qui n'est (in)visiblement pas le nôtre. [...] D'où cette entreprise étonnante de la construction d'un pays inédit (le contraire exacte d'une utopie) dans lequel, au fur et à mesure d'une lente chorégraphie, il s'est agi d'amener à se superposer sans jamais se confondre ces deux territoires, ces deux mondes de trajets, les nôtres faits de mots, les leurs faits de présence, et dont les cartes, les relevés de lignes d'erre, apportent témoignage. Non pas les amener là où on voudrait qu'ils soient (les éduquer ou les soigner), mais se rendre là où ils sont pour y proposer une expérience commune, au sens fort du mot "commun". »[5]

Gisèle Durand, carte, Graniers, 1975 © Editions L'Arachnéen

Gisèle Durand, carte, Graniers, 1975 © Editions L'Arachnéen

Où la manifestation d'exister s'exprime par le pas et le dessin de son erre. Une activité intense de réalisation de cartes de fond (topographies des lieux de résidence appelés « *aires de séjour* ») et de calques à leur superposer (retracant les trajets des enfants) commença, menée par chacune des présences proches. Des réunions régulières donnaient lieu à discussions et permettaient à Deligny de faire part de ses réflexions.

« Erre : le mot m'est venu. Il parle un peu de tout, comme tous les mots. Il y va d'une "manière d'avancer, de marcher", dit le dictionnaire, de "la vitesse acquise d'un bâtiment sur lequel n'agit plus le propulseur" et aussi des "traces d'un animal". Mot fort riche, comme on le voit, qui parle de marche, de mer et d'animal, et qui recèle bien d'autres échos : "errer : s'écarter de la vérité... aller de côté et d'autre, au hasard, à l'aventure". J. J. Rousseau le dit : - "voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond." C'est aussi "se manifester ça et là, et fugitivement, sur divers objets, sourire aux lèvres". »[6]

Ce que révèle le déplacement mis en dessin

« Erre » : il fallait à Deligny un terme d'horizons larges. Un jeu d'écho avec les [?R] de séjour. Les déplacements s'inscrivent autour d'un lieu de résidence donné, avec ses repères liés aux activités du

quotidien, ses rituels, de jour en jour, recommencés. Il arrive qu'un changement plus fondamental de lieu, à la suite d'un essai de *log/locomobile* (l'allier chef à l'après d'une autre suite de séjours du gréscaults/conten viesmobiles.org/then compagnie d'un troupeau de quelques bêtes), permette l'expression de nouvelles attitudes de déplacements.

(Transhumance, photo) © Editions L'Arachnéen

« Vingt kilomètres, ce jour là, de l'ancien lieu au nouveau, à travers les vagues érodées de la chaîne hercynienne. [...] Le troupeau n'en revient pas, perplexe devant ce trajet d'aujourd'hui qui n'en finit pas et n'y revient pas au lieu coutumier. »[7]

« [...] reste à partir voir un peu ce qui dans un lieu tout neuf va ressurgir pour qu'à nouveau les initiatives soient suscitées. C'est ce que nous avons appelé la recherche de N. Une majuscule qui n'évoque pas le Nord. Il s'agit de Nous, mais pas de nous en personne, il ne s'agit pas du bonhomme, serait-il une bonne femme. Il s'agit d'autre chose, N. Comme il y a une géographie du corps, il y aurait une géographie repérable de l'espace humain. »[8]

Les successions de dessins témoignent de « mille et une pistes prises et reprises »[9] sur cette « géographie repérable de l'espace humain ». Les cheminements des adultes se conjuguent aux cheminements des enfants. Les « projets » des trajets des adultes apparaissent clairement : chercher de l'eau, du bois... A leurs lignes est associé un but, directement accessible et compréhensible pour nous, quand celles des enfants se font sinueuses, tournent sur elles-mêmes.

« Cet enfant-là

tourne autour de RIEN

sur rien

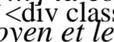
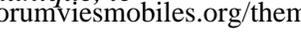
éperdu

perdu

c'est donc qu'il le chercherait ce lui-même

qu'il se chercherait ? »[10]

Que contient ce « RIEN », qui, pourtant, décide du mouvement ? Il ne faut pas exclure le vide. Deligny l'envisage, mais ne s'y arrête pas pour autant. Le langage achoppe, une fois de plus. Nous suivons, à travers ces « tracer », des pistes, au sein d'un espace hors-langage. Seul, le trait. La ligne. Le recommencement. Le cheminement exprime. Il exprime pour exprimer. Le trajet est pressenti comme voi(e)(x) de communication – fût-elle hermétique.

 <https://fr.forumviesmobiles.org/> 
« [...] la communication, outre le fait d'établir la relation, est aussi la chose que l'on communique, le moyen et le message ; et aussi le passage d'un lieu dans un autre ; et la porte, la route sont communication ; à ne plus pouvoir distinguer la fin et le moyen ; si la communication est la voie, c'est de trajets qu'il s'agit ; si elle est voix, c'est le langage. [...] Ce qui revient à dire que les détours de l'agir ne sont que détour du dire. »[11]

Eternel retour, par le biais de ces trajets, à la question du langage. Il ne s'agit pas de dire que les enfants veulent communiquer, précise Deligny, mais que leur déplacement communique. Les lignes d'erre explorent les liens entre l'Agir (marcher et les gestes qui l'accompagnent) et le dire – un dire existentiel qui rappellerait le dire du poète, le dire fondateur, ce dire examiné par Heidegger qui instaure l'être-là au monde (*Dasein*).

« Le langage n'est pas un instrument disponible ; il est, tout au contraire, cet avènement (*Ereignis*) qui lui-même dispose de la suprême possibilité de l'être de l'homme. »[12]

Avec ses mots, Deligny écrit :

« Tracer [des lignes d'erre] est trace d'être, si on entend que cet être-là n'est pas un ; il s'agit d'être et non pas de l'être et tracer alors ne représente rien. »[13]

A quoi obéit la mobilité individuelle ?

Les relevés sur les cartes interrogent notre logique du déplacement. Notre approche rationnelle. Une forme de gratuité dans les embaardées des enfants vient heurter la prévalence téléologique des déplacements des sociétés modernes. Ne sommes-nous pas habitués à ce que le mouvement soit fonction d'une efficacité économique : gagner du temps / ne pas en perdre / optimiser, comme on gère de l'argent ? Loi de rentabilité financière, appliquée à la mobilité. Le déplacement pour lui-même est rare, même dans la sphère des vacances ou des loisirs où la performance et la gestion du temps entrent encore souvent en jeu.

Mais peut-on, avec assurance, parler de gratuité en parlant des lignes d'erre et de leurs détours ? Peut-être. A moins que ce ne soit pas si simple. Faudrait-il plutôt dire que les enfants se déplacent simplement en fonction de ce qu'ils sont ? En fonction d'un rapport intime (intimité *sui generis*, propre à chacun) avec l'aire/erre ?

(photo de Janmari) © Editions L'Arachnéen

Leurs déplacements témoignent d'une relation. Relation avec... avec cet invisible que Deligny ne nomme pas (est-ce possible ? nécessaire ?). D'aucuns pourront suggérer des effets d'émotions. Ou encore le jeu d'énergies : Deligny note à quel point les enfants sont attirés par l'eau (Janmari découvre même des sources enfouies). Gardons à l'esprit cette image du sourcier. Il est intéressant, à ce propos, de rapprocher les mots de Deligny sur la peinture aborigène australienne, dans son essai *L'Arachnéen*, des dessins que réalise

Janmari, enfant, dans son journal.

<div class="logo logo-mobile"> data:image/s3,anthropic-data-us-east-2/u/marker_images/0011/1101/1001/10000000/juhan-chandramapper-gapprilang/7d321bb2e8c0a9632218756097f42145.jpg</antml:image>

Thématique

Diversité des modes de vie

Art-science

Auteur(s)

Guillaume Logé (Chercheur en histoire de l'art et sciences de l'environnement)

Index / Ordre d'affichage